

► **La passion du mariage, Florence Maillolchon,**
Paris, PUF, coll. « Le Lien social », 2016, 378 p.

Dans ce livre qui se lit comme un roman, Florence Maillolchon, sociologue actuellement directrice de recherche au Centre Maurice Halbwachs du CNRS et professeure attachée à l'ENS, nous livre le résultat d'un travail de recherche de plus de 10 ans qui a fait l'objet d'un mémoire d'habilitation à diriger les recherches (HDR). Elle y retrace l'ensemble des processus et stratégies très concrètes mises en place par les jeunes couples pour faire de leur mariage un événement avec un grand « E ». Cette dramaturgie maritale comporte un temps : celui de la période précédant l'acte officiel et cérémoniel ; des personnages principaux : les futurs époux, des jeunes Français qui officialisent leur union avant 30 ans, classe modale des mariages en France aujourd'hui ; des personnages secondaires mais essentiels dans la construction et la validation de l'événement : les parents et les amis ; un espace : l'espace public où va être mis en scène l'intimité ; des voix : la voix commune des conjoints recueillie lors d'une cinquantaine d'entretiens de couples menés entre 2000 et 2012 avant et après la cérémonie, ainsi que des récits collectés sur des sites Internet dédiés au mariage ; des péripéties visant à mettre à l'épreuve les individus et la relation ; et enfin, un dénouement plus ou moins heureux...

Rompant avec la tradition sociologique, Florence Maillolchon emprunte l'approche qui était traditionnellement celle de l'anthropologie et de l'ethnologie pour traiter du mariage non pas comme un fait conjugal mais comme une pratique sociale. Il ne s'agit pas pour cette spécialiste de la construction des rapports sociaux de sexe dans les relations intimes d'expliquer le regain d'intérêt que connaît le mariage en France depuis le début du XXI^e siècle mais de retracer les différentes étapes de la construction conjugale du mariage. L'analyse de Florence Maillolchon porte sur les dimensions très concrètes et pragmatiques des préparatifs qui vont mener à une version contemporaine qui pourrait se rapprocher des « mariages classiques » décrits par Michel Bozon^[1] dans les années 1980. Il s'agit de mariages qui visent à officialiser l'union au moyen d'un rite symboliquement fort et socialement reconnu, celui des « grandes noces », et qui impliquent par conséquent un fort investissement matériel et financier. L'auteure montre sous quelles conditions les préparatifs acquièrent aujourd'hui le statut de rituels. Selon elle, il est erroné de voir dans les mariages contemporains la fin d'un rite au profit de nouveaux rituels personnalisés où chacun inventerait ses propres pratiques. L'individualisme croissant n'empêche pas un certain conformisme et l'émergence de nouvelles normes inhérentes à la volonté de faire du mariage un événement mémorable et personnalisé.

La volonté de faire de son mariage un événement apparaît dès l'annonce du mariage, sur laquelle porte la première partie du livre. Malgré la désaffection des fiançailles, la demande en mariage devient, depuis la fin des années 2010, de plus en plus formalisée. Elle représente désormais, selon Florence Maillolchon, un jalon fondamental et nécessaire de l'histoire matrimoniale. Au sein du couple, la décision de se marier se prend généralement dans l'intimité, au fil d'une conversation ou dans le cadre d'activités quotidiennes. C'est, selon l'auteure, la première étape de l'annonce du mariage. Ce n'est toutefois pas la version qui s'inscrira dans la postérité. Lors

[1] Michel BOZON, « Sociologie du rituel du mariage », *Population*, vol. 2, 1992, pp. 409-434.

d'une seconde étape, les futurs époux vont en effet mettre en scène leur décision selon des codes partagés par tous : ceux de l'amour romantique. C'est seulement à cette condition que l'annonce prend le statut de « *vraie demande en mariage* » aux yeux des conjoints et de leur entourage.

Ces codes de l'amour, largement diffusés par l'industrie de la romance et de l'économie du mariage, sont ceux, nous rappelle Florence Maillochon, des classes bourgeoises ou aisées. Ils impliquent également une certaine répartition sexuée des rôles. C'est à Monsieur que revient le périlleux rôle de prince charmant et, par conséquent, le privilège d'organiser avec la galanterie que cela requiert ce qui doit être une déclaration surprise, mémorable, personnalisée et adaptée aux goûts de Madame ; mais qui très concrètement doit répondre au modèle dominant d'une demande en mariage réussie : un lieu de rêve obéissant à des standards de luxe et de volupté, un repas digne des plus grands chefs et des symboles commerciaux de l'amour (bague, fleurs, etc.). Ces injonctions au romantisme impliquent des pressions et des contraintes très différentes selon les classes sociales, souligne Florence Maillochon. Outre le fait que les hommes des classes les plus modestes ne sont pas forcément bien armés pour identifier les normes dominantes, ils doivent également tenter de les concrétiser avec des moyens financiers limités. Certains futurs époux se retrouvent alors engagés dans un vrai parcours du combattant, d'autant plus qu'ils doivent s'atteler à des activités qui relèvent plus souvent des champs d'intervention féminins (planification et organisation d'une soirée, d'un repas, achats divers, etc.). Observe-t-on pour autant une inversion des rapports de genre ? D'apparence la « vraie demande » renverse l'ordre établi et peut être perçue comme le signe d'un *empowerment* féminin, renforcé en cela par certaines attitudes de soumission du prétendant vis-à-vis de sa belle, comme le genou à terre lors de la demande. Selon l'auteure de ce livre, elle n'en reste pas moins souvent le fruit d'un travail collectif. Officiellement, l'initiative est laissée aux hommes, ce qui leur permet d'instaurer leur future épouse, princesse d'un jour, et de démontrer très concrètement leur amour. Toutefois, la maladresse, voire l'incompétence de certains Messieurs, oblige parfois les promises à intervenir vigoureusement. Florence Maillochon relève ainsi le travail pédagogique sous-terrain de ces princesses d'un jour pour informer, guider, suggérer, rappeler à l'ordre, voire remplacer des conjoints maladroits afin de rendre cette demande aussi conforme aux codes dominants que possible. L'enjeu est de taille : Il en va de la reconnaissance publique du couple et de son amour ainsi que du statut du mariage et des futurs époux.

Si la « vraie demande » est mise en scène, photographiée et éventuellement filmée, c'est qu'elle se joue pour un futur public : les parents, qui sont généralement les premiers informés, puis les amis. Pour qu'elle se pare du statut d'événement, reproduire des codes identifiables par tous ne suffit pas. L'annonce du mariage à l'entourage, troisième étape centrale selon Florence Maillochon, doit aussi bénéficier d'une diffusion soigneusement contrôlée. Il faut créer la surprise et l'émerveillement, non pas autour de la nouvelle, souvent prévisible voire attendue par l'entourage, mais autour de la forme que prendra sa diffusion. Pour que cette nouvelle relativement banale se pare du statut d'événement extraordinaire, les conjoints vont mettre en œuvre différentes stratégies afin de capter l'attention et de créer un « scoop », par exemple en privilégiant des supports de communication originaux et personnalisés et en régulant rigoureusement l'accès à l'information. Il ne s'agit pas seulement de communiquer un renseignement mais bien de susciter l'enthousiasme et l'adhésion du public à ce projet conjugal. En cela, l'annonce du mariage est une quête de reconnaissance symbolique. Or cette quête qui ne va pas toujours de

soi lorsqu'on a des parents soixante-huitards, parfois divorcés, et relativement sceptiques face à l'institution du mariage. C'est par conséquent une mise à l'épreuve du couple, dont la démarche va être (ou non) validée par les proches. C'est aussi une mise à l'épreuve des parents, voire des amis, dont les conjoints attendent que l'adhésion à leur projet aboutisse à un engagement financier et/ou pratique, ce qu'ils vont considérer comme une forme concrète de reconnaissance. L'annonce à l'entourage marque le déclenchement d'une nouvelle forme d'engagement dans le mariage, celui de la préparation de la fête, qui constitue la seconde partie de ce livre, et que Florence Maillochon décrit comme un nouveau rite. Faire du mariage un moment inoubliable, unique et personnel nécessite un ensemble de préparatifs de plus en plus chronophages. La norme est d'y consacrer au minimum un an. Un simple carton d'invitation implique ainsi un long travail de recherche, de comparaison, de sélection, voire de création artistique. Or cette volonté de personnalisation et d'esthétique s'étend à tous les domaines, de la décoration de table au choix de la salle des fêtes en passant par la préparation des corps et le transport des mariés. Pour atteindre cet objectif, les conjoints doivent par conséquent mobiliser un ensemble de compétences que l'auteure rattache au domaine de l'entrepreneuriat et du management : capacité à planifier, anticiper, budgétiser, gérer, contrôler de multiples tâches et sous-traités, s'adapter aux imprévus, etc. Certes, les futurs époux peuvent recourir à différents types de soutiens et de conseils (guides, presse, forums, sites et littérature spécialisés). Cependant, sous couvert de proposer une aide, fort utile en ces temps bien chargés, ces derniers contribuent à créer de nouvelles injonctions sociales sur les normes et formes de légitimité que l'on se doit de respecter pour faire de son mariage une fête réussie (sur ce point, la vignette 1 présentant un exemple de *rétro-planning*, page 161, est édifiante).

Ces nouveaux entrepreneurs de la morale contribuent à faire de la période des préparatifs une véritable épreuve physique et psychique pour les futurs époux. Le stress, les pressions et les tâches diverses, les cadences soutenues ainsi que les tensions inhérentes les amènent parfois au bord de l'épuisement le jour « J ». C'est aussi une épreuve conjugale. C'est une épreuve de révélation et d'attestation de la résistance, de la solidité et de la collusion du couple pour ceux qui en surmontent les difficultés. Pour ceux qui échouent, c'est une mise en lumière de leurs incohérences et de leurs différences, ce qui amène parfois certains d'entre eux à abandonner le projet de se marier, voire à se séparer. C'est également une épreuve de sélection, de distinction et de frustration pour les plus modestes qui sont soumis aux injonctions marchandes de l'idéologie d'une fastueuse cérémonie tout en disposant de moyens relativement limités pour y répondre. Comme c'était le cas pour l'annonce du mariage, ces injonctions constituent une forme de violence symbolique qui peut influencer les sentiments de satisfaction et d'insatisfaction éprouvés. Enfin, c'est aussi une épreuve différenciée selon les sexes. Les préparatifs confortent une division sexuelle du travail. La plupart des femmes les prennent en charge, les hommes se contentant de les « aider ». Leur engagement est parfois si intense et si exigeant qu'elles s'épuisent. D'autres, souligne avec malice l'auteure, se transmutent en véritable « *Bridezilla* », combinaison du terme anglais d'épouse et de celui de Godzilla, monstre du film et de la série éponymes. Si la lecture de ce livre est aussi agréable, c'est que Florence Maillochon partage ses questionnements et reconstruit pour nous le fil de son raisonnement. Ces futures épouses s'amuse de cette transformation qu'elles revendiquent comme une nouvelle identité, justifiant par une nature féminine incontrôlable leurs débordements et leur engagement total dans les préparatifs. Pourtant, l'auteure démontre que ce comportement est surtout le fruit de l'inégale répartition du

travail d'élaboration de la fête et de la relative solitude des femmes. Cette solitude est soutenue par la volonté de personnaliser l'événement et, par conséquent, de très peu déléguer. L'inégalité est quant à elle justifiée par le fait que ces tâches sont perçues par les deux partenaires comme le prolongement de la division sexuelle du travail domestique, le reflet du goût, du plaisir ou encore du pouvoir des femmes. Un goût et un plaisir qui n'occultent pas le nombre et la complexité des tâches à remplir, nous rappelle l'auteure et un pouvoir dont cette dernière nous démontre qu'il est tout relatif et se restreint essentiellement au pouvoir d'exécuter et de proposer une sélection de choix soumis ensuite au futur époux afin que la décision finale soit présentée comme étant commune.

Contrairement à ce que laisse suggérer le titre de la troisième et dernière partie du livre, « *Le plus beau jour de la vie* », l'analyse porte encore largement sur les préparatifs. Seul le chapitre sur les photographies du mariage concerne le jour « J », et encore, une bonne part est consacrée aux attentes des conjoints et à la sélection du photographe. Entre les touches préparatoires finales autour de la sélection du menu ou de la décoration des tables et le choix des photographies immortalisant la fête, le jour du mariage est à peine esquissé. Ce chapitre semble surtout montrer comment de performance physique et d'épreuve individuelle et collective, l'élaboration des festivités devient ensuite performance esthétique.

La volonté de personnaliser et d'embellir concerne en effet l'ensemble des moments, lieux, déplacements, et décors du jour « J ». Rien n'est laissé au hasard, jusqu'aux photographies qui seront soigneusement mises en scène puis sélectionnées afin de maîtriser jusqu'au bout la représentation iconique et iconographique de soi et de son couple qui sera destinée à la postérité. Les conjoints cherchent à contrôler l'ensemble des étapes de la production de leur mariage. Cette recherche esthétique est considérée comme un moyen d'expression du couple et de son identité. Florence Maillochon y voit toutefois encore une épreuve et un enjeu de classement social, les capacités à identifier et réaliser la norme dominante du « bon goût », qui est celle de la bourgeoisie, étant inégalement réparties entre les classes sociales. Cette injonction à l'esthétisation est également fortement sexuée. D'une part, ce sont surtout les femmes qui se chargent de la mise en beauté des différents moments de la fête. D'autre part, elles sont elles-mêmes sujet et objet de cette esthétique dominante, soumises bien plus que les hommes aux injonctions esthétiques à se préparer physiquement par des activités de soins plus ou moins intensives et par le choix d'un vêtement de cérémonie unique et personnalisé. Le mythe de la robe pygmalion, destinée à révéler l'identité et la féminité des futures mariées, implique une forme de violence symbolique. Accéder à pareille robe nécessite en effet de répondre à des critères esthétiques et financiers là encore diversement répartis entre les classes sociales. La robe crée le mariage mais elle cristallise aussi l'appartenance de genre. Elle fabrique la mariée par le maintien qu'elle impose et la distinction d'avec les autres femmes qu'elle produit. Elle confirme l'inégale valeur accordée à la beauté des femmes et des hommes, envers qui, excepté le fait de ne pas trop dépareiller, on a peu d'attentes.

Pour conclure, en s'intéressant aux conditions matérielles, Florence Maillochon propose une vision originale de la construction conjugale des mariages contemporains. Elle rend compte de nouveaux rituels dont la forme pragmatique, laïque et laborieuse et peu festive les rapprochent d'activités domestiques et de *care*. Le fait que les conjoints les rendent publiques contribue toutefois à leur instituer un rôle symbolique et social essentiel. Contrairement à ce qu'on lit parfois, Florence Maillochon montre que le mariage contemporain ne se réduit pas seulement à un spectacle de (auto)célébration. Le travail qu'il impose contribue encore aujourd'hui à faire de cette

cérémonie une forme centrale de reconnaissance sociale de l'amour et le marqueur du passage d'un statut social à un autre. Les préparatifs constituent une série d'épreuves identitaires et de reconnaissance qu'il s'agit de franchir pour acquérir un nouveau statut social et qui, en même temps, confortent l'appartenance de classe et de genre des époux.

Si on comprend le texte de Florence Maillochon comme une analyse du mariage sous l'angle du travail domestique et du *care*, on saisit mieux pourquoi les enterrements de vie de célibataires sont si peu abordés alors qu'ils semblent aussi constituer une étape clé^[2] dans le processus de construction des mariages contemporains. On saisit également mieux pourquoi la dernière partie sur le « *plus beau jour de la vie : quand la métaphore devient réalité* » passe si vite sur les festivités pour s'achever sur les choix esthétiques et iconographiques qui parachèveront la construction de l'événement. On peut toutefois regretter le choix de ce titre qui fait naître des attentes et un léger sentiment d'inachèvement à la fin de la lecture de cet ouvrage.

L'autre apport important de ce livre réside dans l'analyse de la marchandisation et de la commercialisation croissante de l'intimité et de leurs conséquences, notamment en termes de reproduction des inégalités sociales et de genre, qui est proposée. En cela, sans s'en réclamer, cet ouvrage offre une contribution francophone à une tradition de recherche sociologique plus anglo-saxonne, si on peut déjà parler de tradition, portée notamment par Arlie Russel Hochschild, Viviana Zelizer ou encore Eva Illouz, car il contribue à rendre compte de la vie intime et amoureuse dans nos sociétés capitalistes ou pour emprunter l'expression d'Arlie Russel Hochschild^[3], du « *commercial spirit of intimate life* ». L'apport de Florence Maillochon est de montrer qu'en France aussi^[4] les codes contemporains de l'amour romantique sont engendrés et soutenus par le commerce du mariage et de la romance. Elle démontre également avec finesse et précision comment le mode entrepreneurial de construction de l'événement mariage qui est progressivement mis en place « contamine » l'ensemble des sphères de la vie quotidienne. Les festivités et les individus deviennent des produits soumis aux injonctions marchandes de performance et de perfection. Ils se travaillent, se gèrent, s'administrent, se conditionnent et se mettent en scène publiquement selon des techniques de gestion fondées sur les principes de la rationalité économique et du management communicationnel^[5]. On se demande toutefois dans quelle mesure ces conclusions peuvent être généralisées. Le modèle de mariage valorisé par les jeunes gens rencontrés par Florence Maillochon semble très américanisé, ce qui est congruent avec le rôle central de l'industrie hollywoodienne dans la propagation d'une certaine conception de l'amour romantique^[6] ou encore dans le fait que le commerce autour de l'amour s'est initialement développé aux États-Unis^[7] mais est-il pour autant aussi hégémonique que ne le laisse supposer la lecture de ce livre ? On se prend à espérer que le capitalisme ne domine pas encore totalement nos vies les plus intimes.

Caroline HENCHOZ

[2] Voir par exemple, Anne MONJARET, Catherine PUGEAULT, « Enterrements de célibat, mariage et ordre familial : quand le mort saisit le vif », *Recherches familiales*, vol. 9, 2012, pp. 9-20 ; Martine SEGALLEN, *Éloge du mariage*, Découvertes Gallimard, coll. « Culture et société », 2003 ; Martine SEGALLEN, « L'invention d'une nouvelle séquence rituelle de mariage », *Hermès, La Revue*, vol. 43, n° 3, 2005, pp. 159-168.

[3] Arlie Russel HOCHSCHILD, *The Commercialization of Intimate Life*, Berkeley & Los Angeles, University of California Press, 2003.

[4] Mary EVANS, *Love, an Unromantic Discussion*, Cambridge, Polity Press, 2002.

[5] Illustré notamment par Eva ILLOUZ, *Les sentiments du capitalisme*, Le Seuil, 2006.

[6] Francesca CANCIAN, Steven GORDON, « Changing Emotion Norms in Marriage : Love and Anger in U.S. Women's Magazines since 1900 », *Gender & Society*, vol. 2, n° 3, 1988, pp. 308-342.

[7] Mary EVANS, *Love, an Unromantic Discussion*, Cambridge, Polity Press, 2002.

